

LIV. III
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

punis l'un & l'autre, si le fond & l'excès lui en avoient été connus.

Vous voyez présentement, Madame, poursuit-elle, qu'il est de l'intérêt de votre époux que ma vie soit en sûreté: cependant vous ne sçavez pas encore tout, & ce qui me reste à vous apprendre va mettre votre vertu à une des plus rudes épreuves où celle d'une femme puisse être jamais mise. Il faut que vous sauviez un homme non seulement criminel à l'égard du public, mais que vous sçachiez encore qu'il est criminel envers vous de la plus lâche & de la plus cruelle des trahisons. Je ne vous dirai rien, ajouta-t-elle, pour me justifier de vous avoir trahi; je suis certaine que vous êtes trop bien née pour dégénérer jamais de la vertu de vos ancêtres. Il n'en est pas de même de ceux qui comme Deshayes & moi ont franchi les bornes de l'honneur & de l'innocence; un crime leur en fait faire un autre, & l'intérêt réciproque qu'ils ont à se ménager fait qu'ils épousent aveuglement leurs passions mutuelles, & que toutes leurs mauvaises actions leur deviennent communes.

Le bien de Deshayes autrefois fort ample est tout-à-fait dissipé par ses débauches & par son jeu. Nous nous étions promis de nous épouser; mais comme il ne me cache rien de toutes ses affaires, & qu'il sçait toutes les miennes, nous nous sommes rendus notre parole sans cesser notre commerce.

En effet qu'aurions-nous fait ensemble que nous craindre & nous haïr éternellement ? une union qui n'est fondée que sur le crime ne coute que des remords & une confusion d'Enfer, & il n'y a que l'innocence qui puisse y faire trouver la tranquillité. Ainsi, Madame, toute réflexion faite, nous avons résolu ensemble de lui trouver un bon parti avant que le désordre de ses affaires parût, tant pour rétablir sa maison que pour fournir à nos plaisirs, car nous n'avons point pour cela renoncé l'un à l'autre.

Comme vous êtes jeune & héritière d'un gros bien, nous avons cru ne pouvoir jeter les yeux sur d'autres que sur vous pour l'accomplissement de nos desseins. Toute la difficulté étoit de vous broüiller avec Monsieur de Sainville pour qui nous avons connu le penchant que vous avez toujours eu; nous en avons long tems cherché le moyen, & nous commencions à désespérer de le trouver lorsque l'occasion me l'offrit. Il vous pria un soir en me quittant de lui accorder un rendez-vous le lendemain dans votre cabinet; vous le lui promîtes, & quoique vous parlassiez fort bas, je ne perdis pas un mot de vos paroles, parce que je vous examinois avec soin. J'en informai Deshayes & lui fis comprendre qu'avant toutes choses il étoit nécessaire de sçavoir ce que vous resoudriez ensemble, & les termes où vous en étiez; & après avoir con-

Liv. III.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

sulté ce qu'il pouvoit faire pour vous entendre; & vous voir dans votre cabinet tête à tête, nous nous arrêta mes à ce qu'il fit.

Il alla chez vous le lendemain & prit pour cela l'heure que vous étiez à table avec Madame votre mère. Il s'adressa à votre femme de chambre, & lui dit qu'il avoit passé toute la nuit à jouer, qu'il étoit accablé de sommeil, & qu'en voulant rentrer chez lui il avoit vû à sa porte deux carosses de ses amis qui l'attendoient, & qu'il avoit évité, parce que c'étoit encore pour faire la débauche. Il la pria de souffrir qu'il se jettât une heure ou deux sur son lit, & cette fille qui n'y entendoit aucune finesse lui ouvrit librement sa chambre, qui, comme vous sçavez, n'étoit séparée de votre cabinet que par une cloison fort mince; il la pria de fermer la fenêtre & la porte, mais en emportant la clef, de ne la point fermer à double tour, afin qu'il pût sortir quand il voudroit. Lorsque cette fille fut sortie, il entra dans votre cabinet par la porte de communication, fit joindre votre tapifferie à la cloison, & y fit un trou par où il pouvoit de la chambre de cette fille voir tout ce que vous feriez, & entendre tout ce que vous diriez.

A peine avoit-il achevé que vous entrâtes, & vous mîtes à votre claveffin. Sainville ne vous fit pas long-tems attendre. Vous sçavez ce que vous dites ensemble;

car pour ce qui est de ce que vous fîtes, Deshayes m'a dit qu'il n'y pouvoit rien avoir de plus sage entre des gens qui s'aiment, & que vous ne fortîtes point des bornes de la modestie. Vous promîtes de lui écrire, & lui dîtes l'endroit où vous mettriez votre lettre, & vous le fîtes sortir par la même chambre où étoit Deshayes, que vous n'aperçûtes point tant à cause de l'obscurité, que parce qu'il s'étoit caché sous le rideau du lit.

Deshayes au désespoir de voir une si forte intelligence entre vous & Sainville, vint me dire tout ce qu'il avoit entendu. Je le rassurai, & nous jettâmes notre plomb sur cette lettre que je me chargeai de prendre. Je mis le lendemain un laquais en sentinelle pour sçavoir quand vous seriez sortie, afin d'aller aussi tôt chez vous, où sous prétexte d'accommoder quelque chose à ma coëffure, j'approchai du miroir pour prendre votre lettre, & y mis le billet que Sainville a dû y trouver. Comme par votre conversation Deshayes avoit appris qu'il ne connoissoit point votre écriture, il nous fut aisé de le tromper.

Je redoublai son chagrin en la lui faisant voir, & il me promit dix mille écus si je pouvois venir à bout de rompre votre commerce, & de vous mettre entre ses bras. Vous sçavez ce que je fis le lendemain que j'allai vous trouver, mais vous ignorez

LIV. III.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

Liv. III.

XXXVI.

Suire de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

que je sçavois que vos tantes écoutoient ce que je vous disois, que Deshayes & moi avions résolu de perdre Sainville dans votre esprit & le leur, & de vous attirer à vous la colere de toute votre famille, si vous ne vous rendiez pas de vous-même, & que c'étoit dans ce dessein que nous avions gardé une copie de votre lettre, que voilà, & que je vous rends, Nous avions encore résolu Deshayes & moi, qu'il ne feroit pas semblant de rien sçavoir de votre lettre ni de votre engagement de parole, afin que vous n'eussiez ni répugnance ni mépris pour un homme qui vouloit vous épouser malgré la certitude où il étoit que vous en aimiez un autre.

Après vous avoir dit tout ce que je vous dis, qui avoit été concerté entre Deshayes & moi, & sur ses mémoires, Madame votre mère, vos tantes & moi, tinmes une espece de conseil, où je les tournai si bien, qu'elles me prièrent les premières de proposer Deshayes. Vous sçavez sur cela ce qui s'est passé, & comment enfin il est devenu votre époux. C'est à vous à voir à présent s'il vous est plus avantageux d'être bien-tôt veuve d'un mari mort avec infamie, que de porter long-tems le nom d'un homme d'avec qui vous pouvez vous séparer quand vous voudrez. Vous voyez que Sainville est pour vous le même qu'il a été, c'est pourquoi la moindre avance de votre part le
rega-

regagnera , parce que vous pouvez tout sur lui. C'est à vous à vous consulter , vous sçavez tous mes crimes , mais vous connoissez mon complice.

L'étonnement où j'étois de ce que je venois d'entendre , n'étoit égalé que par l'indignation que j'avois de voir devant moi une si méchante créature , & de voir son effronterie à me tout avouer avec si peu de retenue. Je demurai du tems immobile ; mais enfin quoique Dieu m'ait fait naître , d'une humeur assez douce , je fus faisie d'une telle fureur , que si j'avois trouvé de quoi armer ma main , je me ferois sacrifié cette misérable dans le moment. Perfide , lui dis-je , de quel front osez-vous m'avouer que vous êtes la cause de tous les malheurs qui me sont arrivez , & qui m'arriveront encore ! Je lui dis tout ce que la colere me mit à la bouche , & mon emportement s'étant fait entendre par toute la prison on vint m'ouvrir. Je sortis toute baignée de pleurs sans ouvrir davantage la bouche , & je revins chez moi plus agitée que cette malheureuse ne l'étoit elle même.

J'envoyai chercher Phenice , & lui demandai pardon d'avoir refusé son entremise pour m'éclaircir avec Sainville. J'ai une parfaite confiance dans cette fille , & m'étant impossible de ne pas répandre mes douleurs dans le sein de quelque amie fidèle , je lui appris tout ce que je viens de vous di-

LIV. III.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. III.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

re. Elle en frémit, mais en même tems elle me fit comprendre que je n'étois point en état de perdre inutilement le tems à pleurer & à me plaindre, qu'il falloit payer de force d'esprit, & agir, & sur tout ne me fier pas à toute sorte de gens, & ne prendre conseil que de personnes extrêmement secrètes, & absolument dans mes intérêts.

Je fus surpris d'une grosse fièvre, & me mis au lit dans le moment; encore plus accablée de chagrin que de fatigue. J'envoyai prier ma mère de venir chez moi, où étant arrivée, elle fut toute étonnée de me trouver si malade, & elle même se trouva très mal lorsqu'elle en apprit le sujet. Je la fis deshabiller & mettre dans mon lit, où nous passâmes ensemble la plus cruelle nuit que j'aye passée de ma vie. Tout le conseil qu'elle me donna ce fut de n'avoir jamais de commerce avec Deshayes, & de ne rien dire de ses actions à personne, pas même à mes tantes, dont elle appréhendoit l'indiscrétion. Du reste elle me dit de faire tout ce que je jugerois à propos, qu'elle n'avoit rien à me prescrire, & que pourvu que je ne m'éloignasse pas de la vertu, toutes les autres démarches m'étoient permises dans l'état violent où j'étois.

Je n'eus donc, Madame, d'autre conseiller que moi-même. Je me bornai à ne me confier qu'à Sainville; ce fut à quoi je me déterminai; mais quoique sa probité me fut

connue, une timidité naturelle; & ma pudeur ne me permirent pas d'aller chez lui. C'est pourquoi je le fis épier, & on vint me dire deux jours après qu'il étoit à Luxembourg. Quoique j'eusse une fièvre très forte, je fortis avec Phenice, qui ne me quitta point, pour l'aller chercher, & l'ayant trouvé j'allai vers lui. Aussi-tôt qu'il nous eut apperçues, il s'en alla sans faire semblant de nous voir. J'étois si foible qu'il me fut impossible de le joindre, & je ne fus pas assez hardie pour l'appeller.

LIV. III.
CHAP.
XXXVI.
Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

Ce mépris fut un nouveau coup de poignard pour moi; mais comme je me rendois justice, je ne me rebutai point. Je continuai pendant plus de quinze jours à le chercher par tout pour lui parler, & sauver en même tems les apparences; mais il m'évitoit avec soin, quoique sans affectation. Je n'avois point sujet de me plaindre de lui; sa fuite n'avoit rien de méprisant, & il conservoit toujours pour moi ces dehors de civilité qui s'ient si bien à un honnête homme pour notre sexe; il n'y avoit que Phenice & moi qui reconnoissions son indifférence.

Enfin rebutée de mes peines infructueuses, je cherchai d'autres moyens d'avoir accès auprès de lui; je connoissois de réputation un homme vertueux son intime ami, qui depuis peu s'étoit retiré du monde. J'allai le trouver, & sans lui dire que Deshayes eût rien de commun avec la Baronne, je

LIV. III.

CHAP.

XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

la lui recommandai comme la meilleure de mes amies, & comme une Dame de qualité digne de pitié & accusée à tort, & le suppliai d'employer en sa faveur tout ce qu'il avoit d'amis.

Cet homme de vertu n'envifagea là-dedans que la charité de fecourir une Dame innocente, & me promit d'aller la voir pour fçavoir d'elle-même ce qu'il pouvoit faire pour fon service. Je le prévins, & malgré ma répugnance & mon horreur pour cette indigne créature, je retournaî la voir, & l'instruisis de ce que j'avois fait pour elle.

Les honnêtes gens feront toujours la dupe des fourbes, comme ils l'ont toujours été. Elle se fit si blanche aux yeux de cet homme vertueux, qu'il alla la voir le même jour qu'il entreprit de la tirer d'affaire. Il remua pour cet effet tant de ressorts, & fit agir ses amis avec tant de vivacité, & Sainville lui-même, qui ne fçavoit pas qu'il travailloit pour sa plus mortelle ennemie, que cette malheureuse sortit de prison environ fix semaines après y être entrée. Elle ne porta pourtant pas loin l'impunité de ses crimes; car environ quinze jours après cette sortie de prison, elle fut trouvée morte dans son lit, avec beaucoup d'apparence d'avoir été empoisonnée la veille, dans un endroit où elle avoit soupé, & qu'on ignore encore.

J'avois oublié de vous dire, Madame, que si-tôt que ma fanté me l'avoit pû permettre, je m'étois retirée chez ma mère. Deshayes qui revint à Paris trois ou quatre jours après la mort de la Baronne, vint m'y trouver; mais ayant fortement résolu de n'avoir jamais de commerce avec un si méchant homme, je refusai non seulement de retourner avec lui, mais même de lui parler & de le voir. Vous ne sçauriez croire jusqu'à quel excès il a porté ses violences contre ma mère, qu'il accuse de mettre le divorce entre nous. J'ai cependant encore eu assez de considération pour lui, pour empêcher ma mère de porter ses plaintes en Justice des insultes qu'elle en a reçues. Mes tantes qui ne sçavent point les raisons de l'obstination de ma mère ni de la mienne, s'en étonnent, & si je puis le dire, le public en est surpris.

Deshayes, à qui notre discrétion donne gain de cause, & qui peut-être ignore que je sçache toute sa vie, & les sujets que j'ai de me plaindre de lui, est avoué de tout ce qu'il fait contre nous: & voyant que les voyes de la douceur lui ont été jusqu'ici inutiles, il a recours à la violence. Il entreprit l'autre jour de me faire arrêter, & sans le secours de Sainville, & la retraite que vous eûtes la bonté de me donner, je serois présentement à sa disposition par tout où il auroit voulu me mener, &

Liv. III.
CHAP.
XXXVL.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. III.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

peut-être au hazard de ma vie avec le plus violent de tous les hommes. Mais, Madame, ce n'est pas là ce qui m'épouvante le plus, puisque je suis résolue à mourir mille fois plutôt qu'à me revoir jamais entre ses bras : mais c'est la mort de ma mère que je crains, parce que cette nouvelle persécution de Deshayes ne manquera pas de la mettre aux abois. Je vais rester sans appui & sans secours ; ainsi pour ne pas voir dans le monde tant d'objets d'horreur j'emporte mes pierreries & quelque argent, dans le dessein de me jeter dans un couvent inconnu à Deshayes, où je puisse pleurer à jamais mes malheurs & mes infidélitez pour Sainville, qui en font la seule source.

Sylvie ne finit son triste récit que les larmes aux yeux, & la Marquise ne put refuser les sionnes à l'état où elle la voyoit ; elle la consola du mieux qu'elle put, & lui voyant l'esprit un peu plus tranquille, elle lui demanda quel couvent elle avoit choisi. Sylvie lui répondit qu'elle n'avoit encore jetté les yeux sur aucun ; & pour lors la Marquise lui offrit une retraite auprès d'une de ses sœurs, Abessè d'un couvent fort éloigné de Paris. Sylvie accepta son offre sur le champ, & la Marquise lui ayant donné une lettre de recommandation pour cette sœur, à qui elle écrivit dans le moment, elles se séparèrent après s'être promis une correspondance secrète, & s'être fait l'une

à l'autre mille amitez. Sylvie partit le lendemain à la pointe du jour, sans dire à personne qu'à sa mère l'endroit où elle alloit, n'emmenant avec elle pour toute compagnie qu'une fille pour la servir, & Madame sa tante, que sa mère a priée de l'accompagner, qui en partant de Paris ne sçavoit pas elle-même où sa nièce alloit, ni où elle la laisseroit.

Sainville vint le soir même chez la Marquise, qui ne lui cacha rien de tout ce qu'elle avoit appris, ni de ce qu'elle avoit fait; ce qui lui fit changer en pitié le ressentiment qu'il avoit contre Madame Deshayes. Il avoua ingenuement à la Marquise qu'il s'étoit intéressé dans le procès de la Baronne uniquement pour faire plaisir à cette Dame qu'il sçavoit y prendre intérêt.

L'agréable François interrompant elle-même sa narration dans cet endroit, pour faire connoître à ses auditeurs qui étoit la Marquise, & le peril où étoit son époux à Naples, la reprit pour dire que dans le tems même que Sainville étoit avec elle, il lui mandoit qu'on l'avoit de nouveau referré, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour le tirer du danger où il étoit. Cette nouvelle, continua-t-elle, obligea la Marquise de partir la nuit même avec Sainville, pour aller à Saint Germain où étoit la Cour. Elle y resta deux jours sans satisfaction, & enfin elle vit bien que le seul

LIV. III.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. III.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'histoire de
Sainville &
de Sylvie.

parti qu'elle avoit à prendre, étoit de partir pour l'Espagne avec les recommandations qu'on lui offroit. Elle s'y résolut, & pria Sainville de ne la point abandonner; & lui qui n'avoit rien à faire à Paris, dont ses chagrins lui rendirent même le séjour odieux, s'offrit avec plaisir à l'accompagner. Ils revinrent à Paris pour faire de l'argent & mettre ordre à leurs affaires; & la Marquise dont j'ai l'honneur d'être parente de fort proche, m'ayant fait connoître qu'elle souhaitoit que je fusse de la partie, & y ayant consenti, nous montâmes en carrosse quatre de compagnie, c'est-à-dire la Marquise, Sainville, une femme de chambre & moi, & nous partîmes quatre jours après le départ de Sylvie.

Cependant Deshayes sçut que son épouse étoit sortie de Paris; mais suivant les apparences, il n'apprit pas si-tôt quelle route elle avoit tenuë; cela l'obligea d'avoir recours à l'autorité du Roy pour se la faire rendre, ou pour la reprendre par-tout où il la trouveroit. Il demanda pour cet effet une lettre de cachet, & les amis qu'il avoit en Cour, qui ignoroient les justes sujets que Sylvie avoit de s'en séparer, la sollicitèrent si vivement, qu'il l'obtint trois jours après le départ de sa femme, & la veille du nôtre. Nous en fûmes avertis une heure avant notre départ de Saint Germain, par un Commis du Conseil qui dînoit avec nous,

& qui nous le dit comme une nouvelle indifférente, & par maniere de conversation.

La Marquise ne dit rien à Sainville de ce qu'elle vouloit faire; mais si-tôt qu'elle fut à Paris, elle écrivit à sa sœur, & la pria d'avertir une Dame qui lui rendroit une lettre de sa part, que l'asyle qu'elle lui avoit promis auprès d'elle, n'étoit pas sûr par les raisons qu'elle lui manda. Elle écrivit aussi à Sylvie que Deshayes avoit obtenu une lettre de cachet, qui lui donnant pouvoir de la suivre ou de la faire suivre par-tout, il pourroit arriver par quelque contre-tens que toute la prudence humaine ne peut pas prévoir, qu'il découvreroit sa retraite, & qu'étant muni des ordres du Prince, le tort lui seroit toujours donné à elle seule, à quelque violence que cet homme se portât contre elle, & qu'ainsi elle n'avoit qu'un seul conseil à lui donner, qui étoit de sortir du Royaume, & que si elle vouloit passer en Espagne avec elle, elle lui offroit une retraite certaine, auquel cas elle pouvoit la venir joindre à Toulouse dans une hôtellerie qu'elle lui marqua. Sylvie reçut cette nouvelle le jour même qu'elle arriva à ce couvent, & au lieu d'y entrer, elle reprit sur la main droite, & se rendit à Toulouse, où nous arrivâmes le lendemain.

Jamais homme ne fut plus étonné que le fut Sainville lorsqu'il vit Sylvie & sa tante; mais sa surprise fut encore de beaucoup aug-

LIV. III.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

LIV. III.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

mentée quand la Marquise lui dit ce qu'elle avoit fait , & la résolution qu'elles avoient prise de faire tout le voyage ensemble.

Nous résolûmes de prendre la route de Madrid dès le lendemain ; & afin de faire plus de diligence , nous changeâmes les deux petits carrosses contre un grand , où nous pouvions tenir tous , afin de nous épargner le trop grand nombre de chevaux de relais ; cependant comme il nous en falloit tous les jours six , & quatre chevaux de main pour Sainville , son valet de chambre & deux hommes d'escorte , nous perdîmes bien du tems , qui donna à Deshayes celui de nous joindre. Nous ne sçavons point par quel moyen il a sçu la route que prenoit son épouse , mais enfin il l'a sçu puisqu'il l'a suivie & trouvée.

Il arriva hier au soir environ une heure après nous dans l'hôtellerie où nous étions. Sylvie en pensa mourir de frayeur ; mais on la remit , en lui faisant connoître que nous étions dans un pays à couvert de ses violences , & outre cela en état de nous défendre contre lui. Nos conducteurs eurent ordre de se tenir sur leur garde , aussi-bien que les laquais tous bien armez. Nous fîmes semblant de vouloir passer la nuit dans l'hôtellerie ; en effet nous nous couchâmes & si-tôt que nous crûmes que Deshayes étoit endormi , nous nous remîmes en chemin. Cependant Sylvie ne voulant pas que Des-

hayes qui la suivoit, la trouvât dans la compagnie de Sainville, la Marquise & elle l'ont forcé de prendre une autre route pour aller nous attendre à Madrid, & ç'a été notre bonheur.

Pour nous nous faisons le plus de diligence qu'il nous étoit possible, afin de pouvoir aller réclamer l'autorité de Monsieur le Duc de Médoc Gouverneur de cette province, contre les entreprises de Deshayes. On nous avoit dit que nous n'avions que pour quatre bonnes heures de chemin, & que nos chevaux les feroient bien sans repaître; mais à deux lieues d'ici, nous avons trouvé des bandits qui ont obligé notre cocher & notre postillon de se détourner & d'entrer dans la forêt. Lorsqu'ils se sont vus assez avant, ils ont voulu en venir aux dernières violences, & sans doute nous nous ferions vûs les victimes de leur avarice & de leur brutalité, si Sainville, qui heureusement avoit pris un chemin détourné, ne fût venu à nos cris, & n'eût ramené à notre secours nos deux hommes d'escorte & nos laquais que la peur avoit écartez. Nous avons vu commencer leur combat, & notre postillon profitant du tems pour nous mettre en sûreté, a poussé ses chevaux à toute bride, & nous a menez proche de votre château, où les coupejarets nous ont laissez, n'ayant pas osé passer plus loin. J'ai sçû qu'outre que Sainville est bien blessé, son valet de

LIV. III.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Syvie.

LIV VI.
CHAP.
XXXVI.

Suite de
l'Histoire de
Sainville &
de Sylvie.

chambre a été tué en combattant vaillamment à côté de son maître, qu'un des hommes de notre escorte a été encore bien blessé, aussi-bien qu'un laquais de la Marquise que nous avons laissé dans l'hôtellerie d'où vous avez eu la générosité de nous retirer.

Vous sçavez, Monsieur, continua-t-elle en parlant toujours au Duc d'Albuquerque, que j'ai été assez hardie pour vous demander votre protection contre les bandits dont nous pouvons encore être insultez, mais Sylvie en a encore bien plus de besoin contre les persécutions de son époux qui est celui qu'on apportoit lorsque nous sortions de l'hôtellerie, & qui est à présent dans ce château aussi-bien que nous. Il a aussi apparemment été trouvé & maltraité des bandits qui l'ont mis hors d'état d'inquiéter Sylvie de quelque tems; mais comme il peut en revenir, trouvez bon que je vous prévienne en faveur de son épouse, qui n'est pas seule à réclamer votre crédit. La Marquise qui est avec elle est une Dame d'un vrai mérite, de très-grande qualité, & en un mot digne de vos soins. Elle vous les demande, Monsieur, & l'honneur de votre appui à la Cour en faveur de son époux que le Viceroi de Naples retient en prison avec beaucoup de dureté & fort peu de justice.

CHAPITRE XXXVII.

Des offres obligeantes que fit le Duc d'Albuquerque aux Dames Françoises ; de la reconnaissance de Valerio & de Sainville, & de la conversation particuliere que Don Quichotte eut avec Sancho.

LE Duc d'Albuquerque à qui l'agréable Françoisse avoit adressé la parole, la remercia au nom de toute la compagnie de la peine qu'elle s'étoit donnée ; il l'assura de faire ses efforts & d'employer toutes choses pour ne point tromper la bonne opinion qu'elle, la Marquise, & Sylvie avoient de lui. Ensuite il voulut s'étendre sur ses louanges en particulier, & sur tout sur la bonne grace qu'elle avoit à raconter quelque chose ; mais Don Quichotte prit la parole, & dit qu'il laissoit le soin à Monsieur le Duc des affaires de la Marquise & de Sylvie auprès du Roi d'Espagne, mais qu'il se chargeoit de les garantir des bandits, & qu'il iroit les accompagner jusqu'à Madrid. Il n'est pas encore tems de songer à leur départ, Seigneur Chevalier, lui dit le Duc ; nous ferons tous le voyage ensemble : nous vous prions de ne vous point impatienter jusques à ce tems-là ; vous sçavez que vous êtes nécessaire ici. Comment donc, ajouta Eugenie en riant & en s'adressant à notre héros, vous m'avez promis de ne nous

LIV. VI.
CHAP.
XXXVII.

LIV. III.
CHAP.
XXXVII.

point abandonner que je ne vous donnasse congé, & vous êtes tout prêt à partir! où est donc l'honneur de la Chevalerie? Vous avez raison, Madame, lui répondit Don Quichotte, je ne dois point avoir d'autre volonté que la vôtre.

Toute la compagnie alla voir la Marquise, Sylvie & les malades; ils trouvèrent la première auprès du lit de Sainville, où elle reçut les offres de service qu'on lui fit en femme de qualité, & les charma par son esprit & ses civilités. Valerio, qui n'avoit d'autre mal que sa foiblesse, les ayant suivis, reconnut Sainville pour ce même Officier François dont il avoit été autrefois prisonnier, & de qui il avoit été si bien traité. Il lui fit mille caresses, & l'assura de tous les services que lui & ses amis pourroient lui rendre, d'une manière à ne lui laisser aucun doute de sa sincérité. Dorothee, Eugénie, la Marquise & Sylvie se firent mille civilités, admirèrent la beauté l'une de l'autre, s'embrassèrent & lièrent une amitié étroite: ils allèrent tous dans la Chambre de Deshayes où la tante de Sylvie les avoit dévancez, & le trouvèrent très-mal. Le Chirurgien qui l'avoit pansé les pria de lui laisser quelque repos jusques au lendemain, n'étant point du tout en état de parler ni de voir qui que ce fût.

Chacun se retira donc: la Marquise coucha avec sa parente qui avoit raconté l'hif-

toire de Sylvie , & que nous nommerons désormais Mademoiselle de la Bastide : Sylvie coucha avec sa tante, le Duc & la Duchesse d'Albuquerque eurent le plus bel appartement ; & comme le château de Valerio étoit vaste & parfaitement bien meublé, tout le monde fut logé commodément & sans embarrasser le maître ni la maîtresse.

Si-tôt que nos aventuriers furent retirez ; Ami Sancho, dit Don Quichotte, tu me paroissais triste, mon enfant, dis-moi ce que tu as, n'es-tu pas content de ta journée ? pour moi je t'avoue que je suis fort satisfait de la mienne. Je le crois, répondit Sancho, on dit que vous valez vous seul plus de cent Amadis, que vous avez mis en fuite l'armée des ennemis, & que vous avez sauvé Madame la Comtesse. Cela est vrai, répondit Don Quichotte, & s'ils n'avoient pas fui, je n'en aurois pas laissé un en vie. Mais toi, ami Sancho, où étois-tu que tu n'as pas eu ta part de l'honneur ? Ma foi, Monsieur, répondit-il, j'étois à boire & à dormir. Comment interrompit Don Quichotte, je croyois que tu soutenois l'honneur de la Comtesse. C'étoit mon dessein, reprit Sancho, mais il est venu un diable d'enchanteur qui m'en a détourné. Là-dessus il conta à son Maître tout ce qui lui étoit arrivé, avec son ingénuité ordinaire, confessant qu'il avoit éloigné le combat avec Parafaragamus, parce qu'ils avoient fait la paix,

LVI. III.
CHAP.
XXXVII.

LIV. III.
CHAP.
XXXVII.

mais que ce n'étoit assurément pas lui ; mais que celui qui avoit pris son nom lui avoit joué ce vilain tour. Je n'ai jamais lû , reprit Don Quichotte , que pareille aventure soit arrivée à Chevalier errant ; mais , mon enfant , il arrive tous les jours des choses nouvelles & surprenantes , aussi ne devois tu pas entrer dans l'hôtellerie , ni quitter le champ de bataille , non plus que ton cheval , parce qu'un bon Chevalier doit toujours être en état. Ah pardi je vous tiens , interrompit Sancho , la pelle se moque du fourgon ; Medecin guéris toi , toi-même ; t'y voilà , laisse t'y choir ; à bon entendeur salut. Que veux-tu dire , lui demanda Don Quichotte , avec tes proverbes entassez l'un sur l'autre ? Je veux dire , répondit Sancho , que vous prêchez toujours le mieux du monde , mais que vous ressemblez notre Curé , en ce que vous ne faites pas ce que vous dites. Par exemple , mon cher Maître , étiez-vous sur votre cheval quand Parafaragamus vous l'a pris , & vous l'a renvoyé dans la poche d'un nain chez Basile , où vous fûtes obligé de revenir à pied ? Tenez , Monsieur , poursuivit-il , laissez-moi en repos , ces diables d'Enchanteurs en sçavent plus que nous. Don Quichotte embarrassé de ce que le nouveau Chevalier venoit de lui dire , prit un ton plus bas que celui de pedagogue : Eh-bien , Sancho , lui dit-il , il faut t'en consoler , puisqu'il n'a pas tenu à toi

toi de faire autrement. Je m'en console aussi, reprit Sancho; mais... Quoi, mais, lui demanda notre heros voyant qu'il n'achevoit pas? Laissez-moi, Monsieur, lui dit Sancho avec chagrin. Dis-moi ce que tu as, mon pauvre Sancho, je t'en prie, lui dit Don Quichotte. Hé bien, Monsieur, voyez-vous, lui répondit-il, je suis fâché qu'on ne dira plus de nous que nous sommes Saint Antoine & son cochon, puisque nous ne mangeons pas à la même écuelle, & que vous êtes avec des Ducs & des Comtes, pendant que je suis avec des valets. Je suis pourtant Chevalier aussi-bien que vous, & il me semble qu'on devroit bien faire à tous Seigneurs tous honneurs. Il est vrai, répondit Don Quichotte, que j'ai été surpris que tu n'ayes point soupé avec nous; mais, Sancho, tu dois en avoir de la joye, puisque c'est signe qu'on respecte ici la vertu, & qu'on regarde les gens par leurs actions, & non pas par leur qualité. Qu'on seroit heureux dans le monde si on s'y gouvernoit sur ce pied-là! Tel qui est suivi d'un nombreux cortège de flatteurs, se verroit réduit à servir les autres, & tel qui sert seroit servi. On m'a traité moi avec respect & comme un homme de consequence, parce que j'en fais les actions, & on t'a traité toi comme un pilier de taverne, parce qu'on t'y a trouvé dans une posture indécente, qui ne mérite que du mépris. Tu

LIV. III.
CHAP.
XXXVII.

vois par-là, Sancho, que les hommes ne s'arrêtent qu'à l'apparence qui les frappe; ainsi il faut mon pauvre enfant, te résoudre à bien faire, & tu feras bien traité; mais avoue tout, il y a quelque'autre chose qui te chagrine, tu n'es pas ordinairement si sensible aux honneurs de la table, & pourvû que ton ventre soit bien garni, je ne me suis pas encore apperçû que tu te miffes en peine du reste. Mardi, Monsieur, vous l'avez deviné, répondit Sancho, aussi n'ai-je pas sujet de me plaindre du traitement, puisqu'il n'a tenu qu'à moi de manger autant & plus que vous; mais ce dont je me plains, est de ce qu'on m'a dit en foupant.

L'un disoit, poursuivit-il, que je voulois encore faire tirer au blanc, ou comme sur un âne; l'autre, que j'ai des yeux au derriere, & que c'étoit pour voir ceux qui entroient que j'avois mis bas mes chausses; l'autre que je voulois me faire donner un clistere pour m'aider à vider ce que j'avois de trop dans le ventre: un autre que c'est que je suis propre, & que j'avois peur de salir mes gregues. Enfin ils m'en ont tant dit, qu'ils m'ont empêché de souper; mais, Monsieur, laissez-moi coucher, parce que je veux rêver en dormant si j'appellerai le cuisinier en champ clos, car c'est lui qui m'en a le plus dit, & sans le maître-d'hôtel il m'en auroit dit davantage. Ils passèrent une

partie de la nuit à raisonner sur cet article , jusqu'à ce que Sancho s'endormit. Don Quichotte en fit autant , après avoir fait quelques réflexions sur son malheur , qui ne lui permettoit pas de désenchanter Dulcinée , lui qui délieroit d'autres Dames qui ne le touchoient pas de si près.

LIV. III.
CHAP.
XXXVIII.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'arrivée du Duc de Medoc , & de la mort touchante de Deshayes.

LE lendemain matin Eugenie envoya prier le Duc & la Duchesse d'Albuquerque & Don Quichotte de passer dans le jardin du Château où elle les attendoit. Ils y allèrent , & elle leur représenta de nouveau l'étrange situation où elle étoit , à cause des entreprises & de la mort de ses beaux frères. Elle continua par leur dire qu'elle ne sçavoit de quelle maniere s'y prendre pour en instruire Valerio , qui ne pouvoit pas l'ignorer long-tems , à cause du prodigieux éclat que cela alloit faire dans le monde , & elle leur demanda conseil sur ce qu'elle avoit à faire. Le Duc d'Albuquerque lui dit qu'il y avoit pourvû ; que l'histoire que la Françoise leur avoit racontée le soir , lui avoit donné l'idée de ce qu'il avoit à faire : c'est-à-dire , de mander au Duc de Medoc qui étoit son pa-

LIV. III.
CHAP.
XXXVIII.

rent, l'état de toutes choses, & le prier de venir lui-même sur les lieux mettre ordre à tout par son autorité; ce qu'il pouvoit facilement, étant Gouverneur de la Province; qu'il ne doutoit pas qu'il ne lui accordât sa demande, & que quand il y seroit, on prendroit avec lui des mesures pour faire en même tems tout sçavoir à Valerio, & ne rendre public que ce qu'on voudroit bien qui fût sçû pour mettre l'honneur d'Octavio & de Don Pedre à couvert, & que jusqu'à son arrivée, on ne devoit faire autre chose que tâcher de divertir le Comte Valerio, & avoir soin des François qui étoient dans le château.

A peine y furent ils retournez qu'on vint les prier de monter promptement dans la chambre d'un des François, qui se mouroit. C'étoit Deshayes, qui se sentant proche de sa fin, avoit voulu se reconcilier avec Sylvie, & lui demander pardon de tout ce qu'il avoit fait contre elle; en un mot, lui faire une reparation entiere. Il l'avoit demandée avec tant d'instance, qu'elle n'avoit pû se dispenser d'y aller; & afin que ce qu'il alloit dire fût public, il pria qu'on fît entrer dans sa chambre tous ceux qui pouvoient rendre témoignage de ses dernieres volontez, & sur-tout les gens de distinction. Il demanda au Maître d'hôtel de Valerio, qui parloit bon François, s'il écrivoit, & ayant appris qu'oui, il le pria d'écrire ce

qu'il alloit lui dicter. La Maîtresse de l'hôtellerie, qui avoit été charmée du recit que Mademoiselle de la Bastide avoit commencé à faire devant elle, étoit venue pour s'informer de sa fanté, & lui offrir ses services; & comme elle apprit qu'elle étoit dans la chambre d'un François qui se mouroit, elle y monta, & fut présente au recit que fit Deshayes devant plus de vingt personnes.

Il parla fort long-tems pour un homme aussi bas qu'il paroïssoit être; il avoua toutes les fourberies qu'il avoit faites à Sylvie & à Sainville, & leur en demanda pardon, aussi-bien qu'à la tante de Sylvie, qu'il pria d'obtenir son pardon de ses deux autres sœurs, qu'il avoit trompées les premières: il confessa que la Baronne n'avoit rien dit contre elle en leur présence dont il ne fût l'inventeur, & non pas Sainville, qui n'avoit jamais parlé qu'avec veneration de Sylvie & de sa famille; il avoua son commerce criminel avec cette femme, & fit entendre en termes obscurs qu'il l'avoit empoisonnée. En un mot, il déclara toute sa vie, au grand étonnement de tous ses auditeurs, sur-tout de la tante de Sylvie, qui en fût extrêmement surprise. Il finit en ordonnant à sa femme par tout le pouvoir qu'il avoit sur elle, d'épouser Sainville aussi-tôt qu'il seroit mort, & il fit écrire cette volonté avec le don qu'il leur faisoit à tous deux de tout son bien, pour en quelque façon

LIV. III.
CHAP.
XXXVIII.

les dédommager des peines qu'il leur avoit causées. Il dit qu'il mourroit content s'il pouvoit embrasser Sainville, & le demanda avec tant d'empressement, qu'on fut obligé de le faire apporter. Celui-ci y vint de bon cœur, & lui pardonna de même ; & enfin Deshayes s'étant reconcilié avec tout le monde, & après avoir fait signer son testament par tous les assistans comme témoins, & l'avoir mis entre les mains de Sylvie, qui fondoit en larmes, pria tout le monde de fortir & de le laisser seul avec un Confesseur qui ne l'avoit point quitté depuis le soir du jour précédent.

La Duchesse & Eugenie emmenèrent la Marquise & Sylvie dîner avec le reste de la compagnie, auprès du lit de Valerio. Le Duc d'Albuquerque assura la Marquise qu'elle n'avoit rien à craindre pour la vie de son époux, le Conseil d'Espagne ayant trop de lenteur pour décider rien sur une première lettre, & sans avoir fait des informations exactes, sur tout s'agissant d'un homme de qualité, avoué de son Roi ; & qu'avant qu'on pût en rien résoudre, il se faisoit fort que le Duc de Medoc écrivoit en sa faveur au Marquis de Pecaire Viceroi de Naples son beau-frère ; qu'il l'attendoit le jour même, & que ce seroit par-là qu'il l'obligeroit de commencer aussi-tôt qu'il seroit arrivé, & que dans le moment on seroit partir un courrier pour Naples.

La Marquise tout-à-fait remise par des assurances si obligeantes, reprit sa gayeté ordinaire; insensiblement la conversation tomba sur Sylvie & Deshayes. Valerio dit à la Marquise qu'il avoit trop d'obligation à Sainville pour l'abandonner; qu'il avoit beaucoup d'amis en France, & qu'il les feroit joindre aux siens, pour faire connoître qu'il étoit faux qu'il eût enlevé Sylvie, & pour faire exécuter le testament de Deshayes.

On alla dans la chambre de Sainville auprès de qui on se mit, & où les civilités qui recommencèrent ne furent interrompues que par l'arrivée du Duc de Medoc. Il vint seul, n'ayant point voulu dire à son épouse où il alloit, de peur de l'exposer, au cas qu'elle eût voulu le suivre, dans un lieu qu'il se figuroit plein de troubles & de confusion. Il étoit suivi de ses gardes & de plusieurs hommes de main en cas de besoin. On eut toute la joye possible de le voir, & après les premiers complimens, avant que de se mettre à table, le Duc d'Albuquerque s'acquitta de la promesse qu'il avoit faite à la Marquise. Il dit au Duc de Medoc ce qu'elle lui avoit confié, & le pria de lui rendre service. Dorothee, Valerio & Eugénie se joignirent à lui, & le Duc qui avoit l'ame toute généreuse, & qui se faisoit un plaisir de rendre service aux gens de qualité, fit non seulement ce que le Duc avoit promis

LIV. III.
CHAP.
XXXVIII.

qu'il feroit en écrivant à son beau-frère, mais il écrivit encore aux premiers du Conseil de Madrid. Il montra ses lettres avant que de les cacheter, qui étoient écrites avec tant de zele, qu'il n'auroit pas pû se fervir de termes plus pressans quand il auroit été question de la vie de son propre fils; & enfin il acheva de mettre en repos l'esprit de la Marquise, qui fit partir deux courriers dans le moment-même, pour les porter à leur adresse.

Ils se mirent à table où ils soupèrent fort bien, & ne furent interrompus que par la priere qu'on vint leur faire de remonter dans la chambre de Deshayes qui demandoit à voir Sylvie pour la dernière fois. Mademoiselle de la Bastide avoit dit au Duc de Medoc ce que c'étoit que ce François, & lui en avoit succinctement raconté l'histoire. Il alla le voir aussi-bien que les autres, & fut aussi témoin des pardons qu'il demanda de rechef à Sainville & à son épouse, de l'ordre qu'il leur donna de s'épouser & du don de son bien qu'il leur réitéra; après quoi ayant prié sa femme qu'elle l'embrassât pour la dernière fois, il mourut entre ses bras avec toutes les dispositions d'un bon Chrétien, & un repentir sincere.

Les sentimens qu'il marca dans ses derniers momens le firent regretter sur-tout de Sainville & de Sylvie, dont le cœur étoit bon

bon & bien placé. Il falut l'arracher d'auprès de lui, & la Duchesse Dorothée l'emmena avec les deux autres Françoises dans son appartement. Elle fut bientôt consolée, & en effet elle ne faisoit pas une assez grande perte pour la regretter long tems. Sa tante lui avoua que croyant bien faire, & ignorant les sujets qu'elle avoit de fuir Deshayes, c'étoit elle qui l'avoit averti du chemin qu'elle prenoit, & qu'elle lui avoit écrit pendant qu'elle parloit à l'Abesse du Couvent où elle avoit voulu entrer, qu'enfin elle lui avoit écrit de Toulouse même qu'elles partoient pour Madrid; mais qu'elle ne s'en repentoit point, puisqu'en cela elle n'avoit fait que lui procurer le moyen de faire une fin plus belle que celle que ses actions pouvoient lui attirer. Pour ne plus parler davantage de Deshayes, il fut enterré le lendemain matin avec peu de faste, mais pourtant le plus honnêtement qu'il se put.

Sylvie n'ayant plus sujet d'observer ses démarches dont elle ne devoit plus rendre compte à personne, écrivit à sa mère tout ce qui lui étoit arrivé, & sur-tout la mort de Deshayes & ce qui l'avoit précédé, & s'engagea d'accompagner la Marquise pendant qu'elle seroit en Espagne: ce qu'elle fit non seulement pour lui témoigner le respect qu'elle avoit des retraites qu'elle lui avoit données, mais encore pour ne

LIV. III.
CHAP.
XXXIX.

plus s'éloigner de Sainville, qu'elle sçavoit bien ne la devoir plus abandonner.

CHAPITRE XXXIX.

Du grand projet que forma le Duc de Medoc, & dans lequel Don Quichotte entra avec plus de joie que Sancho.

C EPENDANT le Duc de Medoc étoit dans une très-grande impatience de sçavoir à fond le sujet pour lequel on l'avoit prié de venir. Il avoit été impossible de le satisfaire parce que l'occasion ne s'en étoit pas présentée, & qu'on n'avoit voulu rien dire en présence de Valerio: mais ce Comte se trouvant beaucoup mieux, & s'étant fait porter dans la chambre de Sainville, le Duc d'Albuquerque profita de ce tems-là pour emmener le Duc de Medoc dans l'appartement qui lui avoit été préparé, & fit avertir la Comtesse & Don Quichotte de venir les y trouver.

Quelque Lecteur a sans doute déjà trouvé à redire qu'on n'ait point parlé des civilités que notre Chevalier avoit faites à ce Duc, & s' imagine peut-être qu'il ne lui en fit point. Lecteur, mon ami, on t'a donné une trop belle idée de la civilité de Don Quichotte pour n'y avoir pas suppléé de toi-même.

Lorsqu'ils furent tous assemblez, c'est-à-dire les deux Ducs, la Duchesse Dorothee, la Comtesse Eugenie, & Don Quichotte; Eugenie, raconta au Duc tout ce qu'elle avoit dit au Lieutenant, & que le Greffier avoit écrit; après cela Don Quichotte & le Duc d'Albuquerque l'instruisirent de ce qu'ils avoient vû. Ce ne fut pas sans élever la valeur de notre Chevalier au-dessus de celle de Roland & de Renaud. Le Duc de Medoc étant instruit de tout, rêva quelque tems, après quoi prenant la parole il leur dit qu'il ne voyoit pas qu'on dût faire aucun mystere de l'avanture à Valerio; qu'il convenoit même qu'il en fut informé, qu'à la vérité l'infame personnage que ses freres y avoient joué lui feroit beaucoup de peine; mais aussi qu'il en feroit bien-tôt consolé sur-tout lorsqu'on lui feroit comprendre que c'étoit un bonheur pour lui que tous deux y fussent restez, & qu'ils eussent peri par la main de la justice divine qui laissoit le champ libre à mettre leur reputation à couvert devant les hommes; que pour cela il falloit absolument nettoyer la forêt des bandits qui désoloient le pays, & les faire tous perir de quelque maniere que ce fût, & que cet article regardant ses devoirs, il s'en chargeoit, ajoutant que si on pouvoit en prendre quelqu'uns en vie, il falloit les remettre entre les mains du Lieutenant, qu'il les enverroit avec Pedraria sécher sur les grands.

LIV. III.
CHAP.
XXXIX.

chemins, & qu'il se chargeoit encore de faire supprimer des informations tout ce qui chargeoit Octavio & Don Pedre pour sauver leur mémoire d'infamie, & de faire substituer à la place de ce qui seroit supprimé un aveu des criminels qui les auroient assassinés eux-mêmes sans les connoître, ce qui ne tourneroit nullement à la honte de Valerio, qui jouiroit tranquillement de leurs biens sans apprehender que le fisc osât jamais s'emparer.

Ce conseil du Duc de Medoc fut trouvé parfaitement bon & généralement approuvé. Comme ce Duc étoit un très-honnête homme, il voulut bien à la priere d'Eugenie se donner la peine & se charger de tout. Don Quichotte qui ne demandoit qu'à se signaler, dit qu'il falloit aller dès le lendemain dans la forêt, & qu'il se faisoit fort d'en venir à bout lui seul, sa profession étant de purger le monde de brigands. On arrêta sa fougue, & le Duc, après l'avoir assuré qu'on ne feroit rien sans lui, lui fit promettre qu'il ne fortiroit point du château, ce qu'il jura foi de loyal Chevalier. Cela ayant été résolu de la sorte chacun se retira dans son appartement, où on passa la nuit avec assez de tranquillité.

Le Duc ne manqua pas d'envoyer le lendemain chercher le Lieutenant avec ordre d'amener main-forte; il envoya encore querir plusieurs gens de Justice pour voir tout

d'un coup la fin de l'aventure. Ce Lieutenant vint avec son Greffier, & leur parla long-tems en particulier, après quoi il se fit rendre la déclaration qu'Eugenie avoit faite, & leur ordonna d'en dresser une autre selon le sens qu'il leur prescrivit,

Pendant qu'ils y travailloient il entra dans la chambre de Valerio dont il fit sortir tout le monde, & étant resté seul avec lui, après l'avoir préparé à ce qu'il avoit à lui dire par un discours fort moral sur les accidens de la vie, que l'Espagnol rapporte, & que je passe sous silence, il lui lut le papier qu'il avoit apporté, & lui expliqua tout le reste de vive voix. Le Comte demeura comme frappé de la foudre à ce discours; mais le Duc sut si bien le tourner & le convaincre, qu'il lui rendit sa tranquillité d'esprit, à la confusion près, d'être d'un sang qui avoit pu produire de si mauvais garnemens. Il l'obligea à regarder cet accident comme lui étant très-favorable, & le fit même consentir qu'on allât enlever le corps de Don Pedre qui avoit été tué par le valet de Deshayes, & qu'on le fit enterrer honorablement comme celui de son frère tué par des voleurs, ce qui fut fait le matin même, & Dorothee, Eugenie, le Duc d'Albuquerque & Don Quichotte étant entrez dans la chambre en ce moment, n'eurent pas beaucoup de peine à le consoler, & ressortirent pour aller faire

LIV. III.
CHAP.
XXXIX.

conduire les corps de Deshayes & de Don Pedre à leur dernière demeure.

Le Duc qui avoit amené beaucoup de gens avec lui, en attendoit encore d'autres, qu'il ne doutoit pas qu'ils n'arrivassent incessamment; & tous ces hommes étant joints à ceux que le Lieutenant avoit amenés, & aux autres que Valerio pouvoit fournir, on résolut de parcourir la forêt dès le lendemain & de commencer à la pointe du jour, ce qui mit notre héros dans la plus grande joie qu'il eût eue de sa vie. Le reste de la journée se passa dans le château avec assez de joie, par rapport à la situation où tout le monde étoit. La maîtresse de l'hôtellerie vint encore s'informer de la santé des Françaises, & sur-tout de celle de la nouvelle veuve. On dira une autrefois pourquoi elle le faisoit.

Don Quichotte & Sancho Pança ne furent pas plutôt seuls, dans leur chambre, que notre Chevalier visita ses armes de tous côtés, & examina une nouvelle épée que Valerio lui avoit donnée à la place de la sienne, qui s'étoit cassée, comme on a vû, en délivrant Eugénie. Ami Sancho lui dit-il, ce sera demain le plus glorieux jour de notre vie, car nous y allons accomplir les ordres de la Chevalerie errante, en purgeant le monde de brigands, & de voleurs. Ah pardi, Monsieur, repliqua Sancho, à qui ces préparatifs ne plaisoient guères,

vous me la donnez bonne & nous ne tombons pas mal de la poële au feu. Nous allons justement faire les chiens de chasse du bourreau, en lui allant au péril de nos vies chercher du gibier, & encore contre des gens désesperez, qui se vendront plus qu'ils ne valent. Tant mieux, interrompit Don Quichotte, il y en aura plus de matiere à exercer notre valeur. Et plus de horions à gagner, interrompit Sancho à sa tour. Les diables d'Enchanteurs n'ont qu'à se joindre à ces gens-là, poursuivit-il, & nous n'aurons pas besogne faite. Eh; ne te souvient-il pas, lui dit Don Quichotte, que j'ai défait moi seul les demons à la gueule de leur enfer. Vraiment oui je m'en souviens, répondit Sancho, mais peut-être aussi que ces demons n'avoient pas pouvoir sur votre vie; mais ceux-ci sont des hommes de chair & d'os, qui vous accommoderont en chien renfermé, comme les François, dont il y en a déjà un demort. Pour moi, Dieu me préserve du baume de fier à bras.

Mais, ami Sancho, lui dit Don Quichotte, il me semble que tu n'y viennes qu'à contre-cœur; Ma foi, Monsieur, répondit le sincere Chevalier, je n'y vais pas de trop bon cœur; si c'étoit des Chevaliers, passe; mais des gens que l'on veut faire pendre, cela me sent l'Alguazil, & franchement c'est un vilain métier. Tu te trompes, ami San-

LV. III.
CHAP.
XXXIX.

cho, lui dit Don Quichotte, un Chevalier & un Sergent, ou un homme de Justice, font en tout differens; l'un n'y va qu'attrié & poussé par la vûe d'un gain fordide; mais un Chevalier errant n'y va qu'en vûe de l'honneur, & pour délivrer les bons & les innocens des torts que ces bandits leur font. Eh bon, bon, reprit Sancho, dis-moi qui tu hantes, & je te-dirai qui tu es. Tenez, Monsieur, ajouta-t-il faites en telle différence qu'il vous plaira, dans le fond c'est toujours le même métier; & les mêmes membres de Justice qui y gagnent autant d'honneur que les Chevaliers, ont encore du profit que les autres n'ont pas. Mais, Monsieur, il faut être demain matin de bonne heure sur pied, dormons, ou me laissez dormir, car le diable m'emporte si je répons; un bon payeur ne craint point de donner des gages. Don Quichotte voyant bien qu'il perdrait son tems de vouloir faire changer d'opinion à Sancho, ne dit plus mot.

C H A P I T R E X L.

Des armes enchantées que les deux Chevaliers reçurent de Parafaragaramus , avec des chevaux infatigables.

Ils avoient déjà tous deux les yeux fermés lorsqu'ils furent réveillés par une voix de tonnerre , qui par ces paroles les retira tous deux des premières douceurs du sommeil.

Ecoutez moi , brave Don Quichotte , vrai miroir de la Chevalerie errante , honneur de la Manche , modèle de tous les Chevaliers passés , présents & futurs. Je suis l'Enchanteur Parafaragaramus , le plus grand & le meilleur de tes amis , à cause du service que tu as rendu à la Comtesse Eugénie , à qui je donne bien souvent à boire & à manger ; c'est par mon art que tu t'es trouvé aux occasions de lui être utile. Fies-toi sur ma parole , tu délivreras dans peu la Princesse Dulcinée du Toboso , & tu la reverras dans sa première beauté , l'aventure t'en est réservée , & je t'en ouvrirai le chemin , mais le moment n'est pas encore venu. C'est par mon art de négromancie que ton épée s'est cassée lorsque tu as délivré la Comtesse , laisse celle que tu portes , & j'aurai soin de te pourvoir d'une autre. Tu trouveras demain à l'entrée de la forêt , au même endroit où tu as retiré la Comtesse des

LIV. III.
CHAP. XL.

LIV. III.
CHAP. XL.

mains de ses ravisseurs, un cheval que je te destine, que monta autrefois le fameux Largail, des armes dont se servit Rodomont, & l'épée de Roger; elles te serviront contre tous les enchantemens, & par elles tu feras toujours victorieux dans les plus grandes aventures de ta vie. Le Chevalier Sancho trouvera aussi un cheval, des armes, & l'épée de Pinabel. Sortez tous deux à la pointe du jour, à pied, & sans épée, & donnez-vous de garde de dire votre secret à personne, car tout disparaîtroit.

Cette effroyable voix cessa à ces paroles, & laissa notre Chevalier transporté de joye. Pour Sancho, il fut du tems à se remettre de la peur qu'il avoit eue; mais enfin il reprit ses sens. Tu vois, ami Sancho, dit Don Quichotte, que les bonnes actions ne sont pas sans récompense. Eh! pardi reprit Sancho, Parafaragaramus est bon homme, il aime à rire & à boire, & je l'aime à cause de cela. Mais, Monsieur, poursuivit-il, il y a donc aussi d'honnêtes gens en enfer? Don Quichotte ne sçut que répondre, ou ne le voulut pas. Ah! Dame de mes pensées, s'écria-t-il, illustre Dulcinée du Tobofo, votre Chevalier aura donc le bonheur de rompre l'enchantement qui vous retient. Sancho ne sçavoit que penser de cet article, c'est pourquoi il ne vouloit pas tout-à-fait s'expliquer, & commençoit même à croire qu'elle étoit effectivement enchan-

tée. Il s'endormit sur cette pensée, & notre heros passa toute la nuit à songer à son bonheur.

Le Lecteur est déjà dans l'impatience de sçavoir quelle étoit cette voix, il faut l'en retirer, & lui dire que le Duc de Medoc avoit questionné l'Officier sur tout ce qui étoit arrivé à Don Quichotte & à Sancho: celui-ci lui avoit dit tout ce qu'il en sçavoit, & là-dessus le Duc avoit imaginé, & en même tems résolu d'exécuter deux choses; l'une au sujet du désenchantement de Dulcinée, que nous verrons dans la fuite; & l'autre, au sujet du combat du lendemain.

Il connoissoit assez la bravoure & l'intrépidité de notre heros, pour sçavoir jusques où son courage le porteroit dans la forêt; il prévoyoit bien aussi que Sancho ne le quitteroit pas d'un pas; il auroit bien voulu ne les point exposer contre des bandits; mais dans le fond, outre que Don Quichotte n'auroit pas trouvé bon que l'affaire se fût passée sans lui, le Duc voyoit bien qu'il lui seroit d'un grand secours, & qu'après tout c'étoit la mort la plus glorieuse qui pût arriver à deux foux, que de perdre la vie en servant le public; d'un autre côté il voyoit bien que l'occasion seroit chaude & de fatigue, & que les chevaux de nos aventuriers n'étoient point assez forts pour la supporter, ni leurs armes assez bonnes pour résister au mousquet & au pistolet; ainsi il avoit